

## Un exemple particulier du sentiment d'ennui à l'adolescence

**Suzy Goriatcheff-Madsen<sup>1</sup>**

**Manuella De Luca<sup>2</sup>**

### **Introduction**

L'ennui est un sentiment qui semble bien partagé à l'adolescence (De Luca, 2018). De la cour des collèges et lycées aux services de psychiatrie pour adolescents, en passant par les demeures familiales, le « je m'ennuie » (et ses variantes moins châtiées) résonne et étonne peu. La relative banalisation de ce sentiment d'ennui dont se plaignent nombre d'adolescents, présuppose qu'il en existe une forme propre à cette période de la vie et pour ainsi dire développementale.

Ce présupposé mérite d'être examiné, et on peut se demander, au contraire, s'il n'existe pas différentes formes d'ennui, plus ou moins déterminées par le processus adolescent et sous-tendues par des angoisses singulières. Nous chercherons dans cet article à répondre à cette question en nous intéressant au cas particulier de Lucas, un jeune homme pris en charge dans une unité de soins pour adolescents et jeunes adultes qui, au début de son hospitalisation, n'exprimait rien d'autre qu'un sentiment d'ennui.

Pour éclairer cette étude de cas, nous nous référerons aux thèses de René Roussillon, Piera Aulagnier, Daniel Marcelli et Alain Braconnier, ainsi qu'au roman de Thomas Mann, *La montagne magique*. La confrontation de la clinique avec la théorie nous conduira à poser plusieurs hypothèses sur les ressorts de l'ennui de Lucas.

---

<sup>1</sup> Psychologue clinicienne, Pôle de psychiatrie et de psychopathologie de l'adolescent et du jeune adulte, Institut MGEN La Verrière.

<sup>2</sup> Psychiatre, Responsable du Pôle de psychiatrie et de psychopathologie de l'adolescent et du jeune adulte, Institut MGEN La Verrière, professeur associé Université Sorbonne Paris Cité, Institut de psychologie, Laboratoire PCPP EA 4056.

Premièrement, nous considérerons que l'ennui est le négatif de la trace mnésique et qu'il émerge en lieu et place à la fois du souvenir et du délire. Deuxièmement, nous supposerons que l'ennui correspond à une part de libido en suspens, ne s'attachant ni à l'objet, ni au moi. Troisièmement, nous reprendrons l'hypothèse de Thomas Mann (1926) qui voit dans l'ennui un affaiblissement de la conscience du temps impactant « le sentiment de la vie ».

## **Les ennuis de Lucas**

### **Une rencontre difficile**

Lucas est hospitalisé depuis un mois et demi quand est posée l'indication pour un bilan psychologique. C'est un adolescent de 15 ans, grand et frêle, les yeux dissimulés par une frange trop longue. Rien dans son allure soignée ne le distinguerait d'un autre lycéen, s'il n'avait cette démarche lente, rigide, tête baissée, participant d'un contact froid et distant. Lucas ne sait pas les raisons de son hospitalisation. On les lui a expliquées, répétées, dit-il, mais il ne s'en souvient plus. Tout au plus peut-il rappeler quelques éléments factuels : une chute de ses résultats scolaires qui l'oblige à redoubler la classe de seconde, beaucoup de « je ne sais pas » en guise de réponse aux questions le concernant. Ces « difficultés », pointées comme telles par les adultes qui l'entourent, ne sont pourtant l'objet d'aucune inquiétude ni d'un quelconque ressenti douloureux de la part du patient. Il ne trouve pas de sens à sa présence dans un service de psychiatrie, mais dit s'y être habitué et que, s'il préférerait rentrer chez lui, être à l'hôpital ne le dérange pas. Rien, en fait, ne semble le déranger. Rien de ce qui se joue autour de lui ne semble laisser de traces, l'impacter. Il manifeste une parfaite indifférence pour le monde environnant et les personnes qui s'y trouvent. Toutefois, Lucas souligne que la décision d'être ou non hospitalisé ne lui appartient pas : ce monde sur lequel il promène un regard flottant, réciproquement, ne lui offre pas de prise.

De fait, Lucas peine à se saisir des différents espaces thérapeutiques qui lui sont proposés (entretiens médicaux, ergothérapie, psychomotricité), montrant partout une inhibition marquée. Au quotidien, chaque tentative d'interaction des membres de l'équipe soignante se voit opposer un silence ou une réponse laconique. Lucas se dérobe au regard des adultes qui le prennent en charge, à leurs efforts pour caractériser son fonctionnement mental.

Les tests projectifs sont envisagés dans le but, d'une part, de mieux comprendre les modalités de fonctionnement psychique du patient et, d'autre part, de médiatiser une rencontre patient-thérapeute permettant d'amorcer son inscription dans les soins. La proposition de réaliser un bilan psychologique - consistant en un test de Rorschach et un T.A.T. - est acceptée par Lucas sans réticence ni entrain.

## **Le bilan psychologique**

### **Test de Rorschach**

Au test de Rorschach, en dépit des relances du clinicien, Luca ne parvient à donner que quatre réponses. Si le caractère extrêmement restrictif du protocole oblige à une certaine prudence dans l'interprétation, l'analyse combinée des réponses obtenues et de la clinique de la passation permet d'élaborer certaines hypothèses.

Tout au long de l'épreuve, Lucas montre une humeur égale. En dépit de temps de latence très importants et d'une difficulté patente à satisfaire aux exigences de la situation projective, il ne manifeste aucun signe d'anxiété, de fatigue, de découragement ou d'agacement. Lorsque, à l'issue de l'épreuve, le clinicien l'interroge sur son vécu de la passation, il ne peut rien en dire et répond tout juste n'avoir été ni surpris ni embêté par la nature ou la durée de l'épreuve.

Les quelques réponses données par Lucas (trois à la planche I et une à la planche VIII) sont toutes déterminées par la forme de la tache. Aucune ne rend compte de l'impact affectif et émotionnel des planches. Seule l'apparition des couleurs pastel à la planche VIII semble provoquer chez lui un mouvement interne (il murmure en découvrant la planche), se traduisant par une relance du processus associatif. Pour autant, il ne parvient pas à intégrer la couleur dans sa réponse, qui reste formelle et floue (« Ça fait un animal. »).

Le recours exclusif au déterminant formel s'associe à un surinvestissement du matériel du test dans sa dimension la plus concrète. Lucas fait remarquer la symétrie des planches. Il les regarde attentivement, touche certains détails du doigt, fait tourner chaque planche d'une façon répétitive qui évoque les procédés auto-calmants. Il s'agrippe véritablement à l'objet-planche, au point qu'à la majorité des planches il ne voit que : « une tache d'encre ». La part subjective de la perception se trouve tout à fait gommée.

Cette objectivation du matériel semble, chez Lucas, venir pallier une difficulté à distinguer dans la tâche autre chose qu'un tout confus, à y délimiter différentes parties. Elle met en évidence la précarité des frontières entre dedans et dehors et les efforts déployés par l'adolescent pour les préserver. Il évite ainsi l'envahissement par des mouvements internes trop intenses mais, dans le même temps, sa pensée se trouve coupée de ses racines pulsionnelles et s'appauvrit.

Ce désinvestissement drastique du monde interne ne suffit cependant pas toujours à maintenir le contact avec les objets du monde externe. A la planche I, notamment, il donne une première réponse banale (GF+A Ban), puis une réponse déterminée par une forme imprécise (GF+/-A) et enfin une réponse de forme inadaptée (DF-Géo), succession qui semble témoigner d'une désorganisation temporaire de la pensée. De même, l'absence de réponse à la planche V, « planche de l'évidence » et « planche de l'identité », va dans le sens d'une désinscription de la réalité commune, partagée, et révèle la grande difficulté du jeune homme à se représenter lui-même.

### **T.A.T.**

Le protocole du T.A.T. montre également une inhibition importante. Les réponses de Lucas sont très succinctes : quelques mots qui ne composent pas une histoire à proprement parler. Le jeune homme s'en tient à une description incomplète du contenu manifeste de la planche. Il énumère quelques uns des éléments de l'image, sans établir de lien entre eux, de sorte qu'on ne retrouve pas dans sa réponse l'unité de l'image qui lui est présentée. Par ailleurs, Lucas s'attarde comme au test de Rorschach sur les caractéristiques matérielles des planches, demandant à plusieurs reprises s'il s'agit de photos ou de peintures.

Si cet accrochage à la réalité concrète, perceptive, préserve quelques points de contact (au sens le plus littéral) avec le monde extérieur, il autorise également Lucas à laisser de côté ce qui, dans le monde extérieur, pourrait trouver en lui une trop forte résonance fantasmatique et affective. Ainsi à la planche 4, qui renvoie à « l'ambivalence pulsionnelle dans la relation de couple » (Chabert, 1998), Lucas scotomise l'homme et la femme figurés au centre, reportant son attention sur un détail très particulier de l'image. Plus généralement, aux planches mettant en scène différents personnages, Lucas ne parvient pas à reconnaître le lien qui les unit, à identifier le type de relation suggéré par l'image. Il anonymise les personnages, souvent les déssexualise (« quelqu'un », « trois personnages ») et les isole les uns des autres dans un contre-investissement actif du lien.

Face à la planche 8 BM, cependant, le recours au clivage (« c'est pas la même pièce ») ne suffit pas à endiguer l'expression d'un fantasme mortifère. Lucas décrit : « ...Il y a quelqu'un qui se fait opérer et qui a l'air d'avoir mal, enfin ça a l'air d'être douloureux. Il [pointe le personnage figuré au premier plan] a l'air complètement calme et de ne pas regarder. C'est beaucoup plus clair derrière que devant aussi. ».

Le caractère lacunaire et fragmenté des réponses d'une part, l'impossibilité d'une identification projective aux personnages représentés sur les planches d'autre part, semblent témoigner d'une attaque des liens qui affecte la continuité psychique et la représentation de soi. Peinant à se construire une image de lui-même, Lucas ne peut davantage reconnaître à autrui une identité propre et donc entrer en relation avec lui. Tout rapproché semble comporter un risque d'effraction, de confusion entre soi et autrui. Pour préserver le sentiment précaire de son existence individuelle, Lucas se tient à distance de tout et tous.

### **Conclusion**

En résumé, l'analyse des protocoles des deux tests rend compte chez Lucas d'une précarité des limites psychiques ayant pour fonction de séparer et de mettre en lien le dedans et le dehors, le moi et l'objet. Lucas n'a pas de lui-même une représentation unitaire et circonscrite, il ne se pense pas comme un sujet singulier. La sauvegarde de ces frontières protectrices, d'autant plus fragiles qu'elles semblent soumises aux assauts de mouvements pulsionnels violents, passe pour le jeune homme par la répression systématique de tout ce qui vient de son monde intérieur, et le désinvestissement de ce qui, dans son environnement, est susceptible d'animer ce monde intérieur. Lucas échappe ainsi à une franche désorganisation psychique. Mais si son appréhension du monde extérieur ne procède pas d'une reconstruction délirante, elle est réduite et très peu subjectivée. Enfin, la structuration psychique de Lucas ne lui permettant pas de se différencier nettement d'un autre, il ne peut investir cet autre sans que réémergent des angoisses primaires à tonalité destructrice.

### **Ni demande, ni plainte**

Les éléments de fragilité mis à jour par les tests projectifs, tant sur le plan narcissique que relationnel, conduisent à proposer à Lucas une psychothérapie. Il y adhère docilement et se montre d'emblée assidu. Cependant, son engagement dans

la psychothérapie est pondéré par l'absence de toute forme de demande de sa part. Lucas semble avoir neutralisé ses envies autant que ses craintes. Il n'aspire à rien d'autre que ce qui se présente à lui, ne se plaint de rien, paraît ne pas souffrir. Rien de ce qu'il traverse ne lui est ni particulièrement agréable ni particulièrement désagréable.

Les premiers entretiens confortent ainsi l'hypothèse d'un désinvestissement du monde interne. L'adolescent n'accorde aucun intérêt à sa vie psychique. Son discours pauvre, factuel, coupé de longs silences et de « je ne sais pas », est dépourvu de toute expression émotionnelle ou affective. Même étayé, il ne peut identifier en lui-même aucun état psychique particulier. Il en est réduit à déduire, en quelque sorte de l'extérieur, par le biais de manifestations somatiques ou comportementales, ce qu'il vit à l'intérieur.

Luca rapporte par exemple avoir eu une sensation de nausée avant un contrôle et infère, comme s'il résolvait une équation mathématique, qu'il devait être « stressé ». Une autre fois, il raconte qu'enfant, quand il se trouvait dans la cour de récréation au milieu des autres écoliers, il avait souvent une « boule dans la gorge » douloureuse au point de lui donner envie de pleurer, et qui ne disparaissait que lorsqu'il s'isolait dans sa salle de classe. L'envie de pleurer est externalisée, rattachée à un éprouvé corporel qui n'est qu'une résultante de la dynamique interne (l'angoisse générée par le contact avec ses pairs), et perd ainsi son sens psychologique. De même qu'à la puberté leur corps transformé est pour les adolescents une extériorité qu'ils doivent progressivement s'approprier, de même sa propre psyché est appréhendée par Lucas du dehors, comme une abstraction énigmatique suscitant chez lui peu de curiosité. Mais alors, cette souffrance si évidente du point de vue du thérapeute, qui impose un désinvestissement drastique du monde interne, quelle forme prend-elle pour le patient ?

### **En lutte contre l'ennui**

Un sentiment, cependant, revient dans les propos de Lucas et imprime un certain relief à la description autrement uniforme et figée qu'il fait de son état : l'ennui. Le motif de l'ennui se fait d'abord entendre dans une relative opposition à l'hospitalisation, Lucas expliquant qu'il « [s']ennuie moins » lorsqu'il rentre chez lui en permission et peut voir ses amis. Rapidement, la possibilité d'échapper à l'ennui apparaît comme un enjeu central pour l'adolescent, et le « je m'ennuie » sonne comme un « je vais mal ». Au travers de l'ennui que ressent et décrit Lucas, quelque

chose de sa souffrance psychique, dans ses aspects à la fois quantitatif et qualitatif, est rendu accessible.

Abordée plus avant au fil des entretiens, la question de l'ennui contribue pour beaucoup au déploiement de la relation patient-thérapeute. Elle est comme un pont entre deux mondes : elle permet au premier de se sentir reconnu (et peut-être de se reconnaître), et ouvre au deuxième une fenêtre sur une réalité psychique autrement cloisonnée. En demandant à Lucas de définir ce qu'est pour lui « l'ennui », un langage commun s'élabore et un dialogue peut s'amorcer.

En effet, s'ennuyer revêt un sens spécifique pour Lucas. Il désigne ainsi des moments où il ne pense ni ne ressent rien, où il n'est mû par aucun élan, aucun désir. Il reste alors des heures durant allongé dans son lit à « attendre le soir ». Le jeune homme raconte qu'avant d'être hospitalisé, l'ennui était si envahissant, si insupportable, qu'il en arriva à faire « des bêtises », à savoir donner des coups de poing et de tête contre les murs de sa chambre. Il lui vint également des pensées suicidaires, sous-tendues par l'idée que s'il mourrait il cesserait enfin de s'ennuyer.

Pour ne pas s'ennuyer, Lucas joue à des jeux vidéo, dont il use de façon stéréotypée et qui ne semblent pas être le support d'une activité fantasmatique. Il écoute aussi beaucoup de musique, qu'il stocke dans son baladeur mp3 (« plus de 90 heures », précise-t-il). Attaques du corps, jeux vidéo, musique : la lutte contre l'ennui que mène l'adolescent passe par une recherche de sensations. Elle atteste la nécessité pour Lucas d'un étayage sur des éléments perceptifs, sur des objets tangibles, afin de pallier le défaut de structuration de son monde interne.

### **Les copies blanches**

En séance, le parcours scolaire de Lucas participe de cet étayage en lui fournissant matière à un discours certes factuel, mais autour duquel peut s'établir un échange. Bien qu'elle le confronte à ses fragilités, la scolarité est un des rares domaines qui semble avoir quelque importance pour Lucas. C'est également un domaine très investi par ses parents, et notamment par sa mère, qui s'en tient à l'hypothèse d'une précocité intellectuelle pour expliquer les troubles de son fils. Cette hypothèse remonte à son entrée à l'école primaire, où on lui fit passer un test d'efficacité intellectuelle afin d'évaluer la pertinence d'un saut de classe. Les résultats mirent en évidence un profil hétérogène, mais comportaient certains scores élevés qui continuèrent d'alimenter l'hypothèse d'une précocité. De son côté, Lucas souligne qu'il a longtemps obtenu de bons résultats sans avoir à travailler et donne

l'impression de tirer un certain bénéfice narcissique de cette idée. De plus, c'est en tant qu'élève qu'il parvient - quoique de façon rudimentaire - à se définir, à exprimer quelque chose de lui-même : il dit aimer les mathématiques, l'histoire et la physique. S'il lui est impossible de s'imaginer exerçant un métier particulier, il est déterminé à intégrer une filière scientifique l'an prochain et peut, par ce biais, se projeter dans un futur proche. Ainsi, la scolarité vient compléter des assises narcissiques très précaires et rend possible un semblant de subjectivation. Son parcours scolaire donne à Lucas un passé, un présent et un avenir. Au-delà de ce qu'il y apprend, l'école permet à Lucas de rester inscrit dans le monde réel et dans le temps. Rétrospectivement, il explique que son retour au lycée avec un emploi du temps aménagé, deux mois après son entrée dans le service, lui a permis de moins s'ennuyer et par conséquent de mieux tolérer son hospitalisation.

Les matières scientifiques sont relativement préservées et il montre même des facilités en mathématiques. Le caractère très structuré, non ambiguë de cette discipline paraît favoriser la mise en œuvre de ses capacités cognitives. Ses difficultés sont majorées en français, où il rend copie blanche sur copie blanche. En cours, déjà, il s'ennuie et peine à suivre les propos du professeur, comme si la littérature ne lui fournissait pas un étayage suffisant, ne parvenait pas à l'ancrer dans le réel. S'il s'efforce de lire les ouvrages qu'on lui donne à lire, il est incapable d'en faire le résumé : il ne se souvient que de bribes du récit et les retranscrit dans le désordre. Le manque de consistance de son monde intérieur sont particulièrement patents lorsqu'il doit produire un texte – rédaction, dissertation ou réponse argumentée à une question de cours. Il se trouve incapable, d'abord de mobiliser ses connaissances, puis de les structurer. La créativité, si typique de l'adolescence, est tout à fait absente chez Lucas. Les objets internes semblent trop instables, la dynamique psychique trop abrasée pour alimenter et soutenir une narration. Autrement dit, le désinvestissement radical de la réalité subjective ne peut dans ce contexte être compensé par un recours au factuel, un accrochage à la réalité perceptive.

Ainsi, lors des contrôles de français, Lucas ne peut écrire un seul mot. Il attend passivement que le temps de présence obligatoire s'écoule, rend sa copie restée blanche et quitte la salle de classe. Durant l'épreuve, il ne ressent ni angoisse ni découragement, seulement de l'ennui. En ce sens, la copie blanche peut être conçue comme une matérialisation de ce qu'il nomme ennui. L'ennui correspond ici à un manque de mots, il s'inscrit du côté de ce qui fait défaut, de l'absent.



### **Des liens difficile à établir**

C'est à l'école que Lucas a rencontré ses quelques amis. Il dit les voir régulièrement, au lycée ou chez l'un d'eux. Ensemble, explique-t-il, ils jouent à des jeux vidéo et « parlent » - essentiellement de jeux vidéos. L'adolescent peine pourtant à décrire ses amis, à expliquer ce qu'il apprécie chez eux. Il ne se représente pas davantage leur fonctionnement psychique que le sien, ne parvient pas à saisir ce qui fonde leur identité particulière. Son discours ne laisse entrevoir que des silhouettes floues et indifférenciées.

Pourtant, ces amitiés ont pour lui un caractère presque vital : elles sont son meilleur rempart contre l'ennui. Quand il est avec ses amis, Lucas ne s'ennuie pas, c'est-à-dire qu'il se sent vivant, présent dans le monde. Le lien avec autrui, si ténu soit-il, semble jouer le rôle d'une amarre qui l'empêche de dériver hors du temps et de l'espace. Toutefois, cette amarre est fragile et cède facilement sous la pression de l'ennui. Ainsi, avant d'être hospitalisé, Lucas avait cessé d'aller en cours et rompu tout contact avec ses amis. Admis à l'hôpital, il était resté très isolé, passant l'essentiel de ses journées dans son lit, jusqu'à ce que aient été prescrits des temps hors-chambre.

Ces modalités relationnelles particulières s'observent également dans l'espace psychothérapique. A sa façon, Lucas semble l'investir : il ne manque jamais un rendez-vous avec son psychologue, est toujours ponctuel et ne quitte le bureau que lorsqu'il y est explicitement invité. S'il est présent physiquement d'un bout à l'autre de l'entretien, psychiquement, en revanche, il donne l'impression d'être toujours sur le point de s'éclipser. Ses prises de parole spontanées sont rares, ses réponses se font attendre (lorsqu'il n'oublie pas complètement la question posée), son regard se perd sans qu'il puisse indiquer où. Il faut le solliciter avec constance pour maintenir avec lui un lien ténu.

Parfois, cependant, l'adolescent parvient à se saisir d'un mot ou d'une association proposée par le thérapeute. Le lien devient alors plus tangible, prenant corps dans une réalité partagée. Une maille est ajoutée au tricot psychothérapique. Il faut cependant lutter pour poursuivre cet ouvrage à la séance suivante et ne pas céder à la répétition mortifère d'un même contenu. De plus, ce lien laborieusement tissé entre Lucas et son psychologue est mis à mal par tout espacement des séances. La continuité, et du dispositif, et de l'investissement dont Lucas fait l'objet de la part du psychologue, paraît essentielle pour pallier la discontinuité qui caractérise le fonctionnement psychique de Lucas et pèse sur le processus thérapeutique.

### En quête d'une histoire

Lucas a peu de souvenirs. De son enfance il ne garde que quelques images, parfois étranges - il se rappelle, par exemple, qu'il coinçait souvent sa tête entre le dossier et le siège des bancs de son école maternelle. Seuls quelques événements demeurent dans sa mémoire et l'ancrent imparfaitement à un passé par ailleurs flou et volatil. Son récit de vie, fort sommaire, commence avec le divorce de ses parents, quand il avait 2 ans. Se succèdent ensuite le saut d'une classe au début de l'école primaire, le redoublement, cette année, de la classe de seconde, et enfin, le décès de sa grand-mère maternelle, quelques jours avant son hospitalisation. De prime abord, il montre peu de curiosité pour son passé, et pas davantage pour celui de ses parents. Il ne peut dire avec certitude dans quelle région ses parents ont grandi, quelles études ils ont faites, comment ils se sont rencontrés ou pourquoi ils se sont séparés. Il ne sait pas, il a oublié. Et puis, si ça l'intéressait, il aurait posé des questions, rationalise-t-il.

Certaines questions, si Lucas venait à les poser, resteraient cependant sans réponse. En effet, l'histoire de sa mère comme celle de son père apparaissent entrecoupées de points d'interrogation. L'un comme l'autre ont grandi sans connaître leur père. La mère de Lucas, élevée en partie par sa grand-mère, ne rencontra le sien (qu'elle surnomme « Monsieur X. ») qu'une fois adulte. Pour cela elle dut se rendre à La Réunion, où il était parti vivre, accompagnée de Lucas, de son conjoint (le beau-père de Lucas) et de leur fille (de 7 ans sa cadette). Ce voyage non plus n'a pas laissé beaucoup de traces dans l'esprit de Lucas. Il se rappelle essentiellement le contraste marqué entre des panneaux publicitaires très modernes et les bidonvilles devant lesquels ceux-ci étaient plantés. Cette image, sans véritable épaisseur subjective, fait écran à sa première et unique rencontre avec son grand-père maternel, dont il ne peut retranscrire l'impact émotionnel ni sur lui ni sur sa mère.

Pourtant, petit à petit, l'adolescent prends connaissance et restitue en entretien de nouveaux éléments qui viennent combler certaines lacunes de son histoire et de celle de ses ascendants. Il se saisit ainsi volontiers des quelques données biographiques que sa mère distille au cours des entretiens familiaux avec le médecin. Il rapporte également des faits découverts en lisant « par hasard » des documents relatifs au divorce de ses parents ; sans pouvoir dire comment il a eu accès à ces documents ni l'effet produit sur lui par leur lecture. Une autre fois, évoquant la mort de sa grand-mère, il s'efforce d'en donner la date exacte, au jour de la semaine près (« un lundi... ou un mardi... »). N'y parvenant pas, il interroge sa mère et apporte les

précisions nécessaires la semaine suivante. L'effort d'exactitude fourni là par Lucas semble recouvrir, en même temps qu'une mise à distance de la charge émotionnelle de l'événement au profit du factuel, une difficile quête de repères. Tous ces éléments dont il prend connaissance sont autant de petits cailloux semés par d'autres, qu'il suit presque malgré lui, mais qui, peut-être, en lui indiquant le chemin du passé, lui permettent de se sentir exister au présent.

A mesure que la psychothérapie progresse, Lucas parvient à faire part d'éléments plus subjectifs. Il s'ouvre notamment sur l'intensité du conflit qui oppose ses parents. Lucas raconte que dans les années qui ont suivies leur divorce, son père explosait devant lui en de violentes colères, au cours desquelles il menaçait de mort sa mère et le nouveau compagnon de celle-ci. Lucas admet qu'à ce moment-là la menace semblait réelle et lui faisait peur ; mais tout de suite il se reprend et affirme qu'il sait maintenant qu'il n'en était rien. Il rapporte également que sa mère avait engagé contre son père une procédure judiciaire (pour des faits qui restent vagues), à la suite de quoi il n'a plus vu son père que de façon sporadique. La communication est aujourd'hui tout à fait rompue entre les parents de Lucas, laissant celui-ci dans un rôle de tiers duquel il s'acquitte avec application. L'adolescent se refuse à prendre position en faveur de l'un ou l'autre de ses parents et s'applique à manifester un même attachement pour son père et pour sa mère.

Cette reconstitution progressive du passé de Lucas occupe une place importante dans sa psychothérapie. Entre enquête et remémoration, elle injecte une dimension de nouveauté, dynamique, dans des entretiens autrement figés dans une atemporalité. Quelque chose semble alors s'animer et prendre forme plus précise dans le brouillard-ennui qui recouvre le monde de Lucas. Silence, copie blanche, isolement, trou de mémoire: l'ennui a rapport avec ce qui fait défaut. A l'opposé, "écrire" l'histoire de Lucas suppose de faire réémerger des morceaux du passé, de les conserver et d'établir des liens entre eux. L'antagonisme qui semble exister entre histoire et ennui laisse penser qu'examiner les aléas du travail de mémoire et de mise en histoire pourrait nous renseigner sur l'origine et la fonction de l'ennui chez Lucas.

### **Les insuffisances du travail de mémoire**

#### **Souvenir, hallucination ou ennui**

Dans son article « Du jeu dans la mémoire », René Roussillon (2016) reprend les conceptions freudiennes permettant d'élaborer une théorie psychanalytique de la

mémoire, que, dans un deuxième temps, il confronte aux modèles proposés par les neurosciences cognitives. Cette théorie de la mémoire définit les formes d'inscription, de conservation et de remémoration par le sujet de son histoire – au sens de ce qui a réellement eu lieu.

Freud, écrit René Roussillon, a distingué trois modalités d'inscription psychique, ou traces mnésiques, de l'expérience subjective. La première trace laissée par un événement est dite « perceptive ». Il s'agit d'un enregistrement direct, à la fois de ce qui a affecté le sujet du dehors (perceptions), de la manière dont il y a primitivement réagi (sensations) et de la manière dont il l'a investi (pulsions). Cette première trace, inconsciente, peut être reprise et transformée par l'appareil psychique en une trace mnésique « conceptuelle », qui symbolise l'événement à l'aide de représentations de choses. Cette deuxième trace, également inconsciente, peut faire l'objet d'un nouveau travail de transformation, aboutissant à la ré-inscription de l'événement à l'aide de représentations de mots, dans le système pré-conscient. Seule cette trace mnésique « narrative » est à même de devenir consciente. Autrement dit, se souvenir d'un événement passé suppose qu'un travail d'élaboration psychique, de mise sens, ait été mené à partir de son empreinte perceptive originelle.

En fonction du degré de structuration de l'appareil psychique, les différentes modalités d'inscription de l'expérience opèrent de manière synchronique ou se succèdent dans le temps. Les expériences précoces (survenues avant l'accès au langage), par exemple, ne peuvent être symbolisées qu'après-coup, c'est-à-dire après maturation psychique. Elles le seront d'abord sous forme de représentations de mots suivant une logique primaire infantile, puis sous forme langagière suivant une logique secondaire. René Roussillon décrit ainsi des « chaînes mémorielles », constituées par les enregistrements successifs d'un même type d'expérience, sous des formes différentes selon l'âge du sujet. Chaque expérience nouvelle est reliée à des expériences similaires qui l'ont précédée, et qui sont alors réinterprétées à la lumière de la plus grande maturité pulsionnelle et affective du sujet. Corollairement, « c'est à partir de l'expérience passée et du sens qu'elle a pris dans la psyché que l'expérience actuelle est appréhendée, c'est à partir de cette histoire qu'elle est signifiée ». La forme primitive de la trace mnésique est donc à la fois refoulée, « oubliée » au profit d'une forme plus symbolisée, et en même temps « conservée », maintenue vivante au cœur cette nouvelle trace pour laquelle elle sert de « matrice pour la mise en sens ».

La rareté des souvenirs d'enfance chez Lucas montre que, si les événements de son histoire précoce et infantile ont laissé en lui leur empreinte perceptive, celle-ci

n'a pas été reprise ultérieurement et transformée de manière à permettre leur remémoration consciente et réfléchie. Il est difficile d'établir si ce « défaut de traduction » concerne l'étape de symbolisation primaire ou secondaire de la trace mnésique. Quoi qu'il en soit, l'expérience vécue n'a pas été ré-inscrite par le langage, elle n'a pas été reliée à des représentations de mot. Lucas n'a littéralement pas de mots pour évoquer le passé. Aux questions qu'on lui pose sur son histoire, il ne peut répondre que « je ne sais pas », « j'ai oublié ».

De fait, l'adolescent a tout, ou presque tout, oublié. Le refoulement de l'expérience première semble opérant : pas plus qu'elle n'est souvenue elle n'est hallucinée. On pourrait effectivement craindre que certains éléments de son histoire, faute d'être représentés psychiquement, fassent retour par le biais d'une réactualisation de leur trace primitive non transformée ; autrement dit, qu'ils soient revécus avec une identité de perception au lieu d'être évoqués par la pensée. Or Lucas ne montre pas les signes d'une activité délirante. Son bilan psychologique indique qu'au prix d'un répression de ses mouvements internes et d'un désinvestissement des stimuli externes chargés affectivement ou fantasmatiquement, il parvient plus ou moins à demeurer ancré dans le monde extérieur. Les traces mnésiques perceptives, témoignage trop direct d'un passé qu'on devine pour partie traumatique, sont profondément enfouies sans toutefois être remplacées (et rappelées) par des formations psychiques plus élaborées. Le passé est comme perdu.

L'ennui semble surgir de l'espace laissé vacant où ce passé devrait être représenté. En ce sens, il pourrait être conçu comme le négatif de la trace mnésique. Il émergerait en lieu et place du souvenir, mais aussi du délire. Il ne s'agirait cependant pas d'en faire un symptôme négatif. En effet, l'ennui a une texture, il s'éprouve. Il vient *signaler* un vide, un manque de représentation, s'érigeant en dernier rempart à la désorganisation et l'appauvrissement de la pensée.

### **L'importance du travail de mémoire à l'adolescence**

Le sentiment d'identité est fortement mis à l'épreuve à l'adolescence. Les transformations corporelles pubertaires, préparant l'accès à la sexualité génitale, peuvent susciter un vécu d'effraction du fait de leur radicale nouveauté. Le jeune adolescent ne reconnaît plus son corps. Il doit mener un important travail psychique pour intégrer ces changements et s'approprier son corps d'adulte en devenir. Corollairement, les relations qu'il entretient avec son entourage, notamment ses parents, changent de tonalité et nécessitent pour se maintenir d'être aménagées.

Quel rapport peut-il encore trouver entre l'enfant qu'il était et l'adolescent qu'il est devenu?

La réinscription ou réinterprétation d'une expérience dans l'après-coup, l'articulation des expériences nouvelles avec des expériences antérieures de même type, tout ce jeu de traces retracées que décrit Roussillon garantit justement une liaison, une apparence de continuité entre les différentes phases de l'histoire d'un sujet. Si l'ennui qui envahit Lucas témoigne de failles dans ce travail de mémoire, on peut faire l'hypothèse que la discontinuité associée à la survenue de la puberté n'a pu être surmontée et a pris pour lui le sens d'une cassure dans le cours de son existence.

Pour Piera Aulagnier (2015), c'est sur un travail de mise en histoire que repose le maintien à l'adolescence d'une liaison entre présent et passé. Le mot histoire n'a pas chez cet auteur la même acception que chez Roussillon. Il ne désigne pas la suite des faits composant la vie d'un individu, mais la narration que celui-ci en tire - narration qui comporte une part plus grande de subjectivité et donc de variabilité. En élaborant sa propre autobiographie, en se faisant le récit de son enfance, c'est-à-dire d'un temps révolu, l'adolescent en conserve la trace et lui permet de « continuer à exister psychiquement ». De ce point de vue, le travail de mise en histoire participe au travail de mémoire tel que défini par Roussillon.

Mais le processus d'historisation procède également d'une réécriture du vécu passé, que le sujet cherche à rendre compatible avec son actualité. L'adolescent-historien s'efforce de débusquer dans son passé « une potentialité que ce présent réalise ou a minima une causalité qui rende sensée l'épreuve qu'il [lui] impose ». Plutôt que de faire un compte rendu fidèle de ce qui a été, il s'agit de trouver le fil conducteur de l'histoire subjective et d'en reformuler les différentes parties pour qu'elle puissent s'articuler les unes aux autres. L'adjonction d'un nouveau chapitre nécessite chaque fois de retravailler l'ensemble car ce dernier est écrit avec un ton, un rythme, un contenu si original, si distinct du reste, qu'il semble d'un autre auteur.

Pour pouvoir se livrer à ce jeu de construction-reconstruction du passé, le sujet doit disposer dans sa mémoire d'un certain nombre d'éléments stables, préservés de l'oubli et des transformations et qui garantissent que : « du *même* persiste dans ce Je condamné au mouvement et par là à son auto-modification permanente ». Ce « fonds de mémoire », comme le nomme Piera Aulagnier, en assurant la permanence identificatoire, laisse le sujet libre de réinventer son histoire sans risquer d'en perdre la trame. Il retrouvera au travers de ses propres métamorphoses et dans ses différents choix d'objet, ce quelque chose qui fonde sa singularité.

Chez Lucas, le fonds de mémoire est très insuffisant et ne peut donner lieu qu'à une histoire pauvre, lacunaire et invariable. Le matériau de base (les souvenirs) est trop épars pour se prêter à une quelconque transformation. Le jeune homme semble devoir s'accrocher fermement aux rares traces de son passé, trop rares pour nourrir un récit fluide et vivant, sous peine de voir se dissoudre ce qui lui offre un embryon d'assise identitaire. Lorsque arrive l'adolescence, il ne peut donner sens aux changements qui se produisent à son insu, les intégrer à son histoire. Il les vit comme une rupture irrémédiable qui l'expulse hors du temps.

Le travail de mémoire, tel qu'il est décliné par René Roussillon et Piera Aulagnier, revêt donc une importance particulière à l'adolescence. S'il ne peut être mené à bien, l'adolescent se trouve privé d'histoire, c'est-à-dire de la possibilité de dire « je ». Ce vacillement du sentiment d'exister est particulièrement manifeste quand Lucas tente de surmonter son ennui au travers d'une recherche de sensations.

### **Se souvenir du passé pour trouver un sens au présent**

Par ailleurs, l'échec du travail d'élaboration psychique des expériences antérieures prive le sujet des ces « matrices pour la mise en sens » dont parle Roussillon. Si le passé est demeuré non-pensé, impensable, le présent sera également insaisissable. Lucas s'ennuie car il ne parvient pas à s'ancrer dans une réalité dont le sens, ou plutôt les différents niveaux de sens, lui échappent. Il en est réduit à s'accrocher aux aspects les plus concrets de cette réalité. N'ayant pu s'approprier subjectivement son histoire précoce et infantile, l'adolescent ne peut davantage investir le temps présent. Ce qu'il vit ne peut être relié, éclairé par ce qu'il a vécu et, par là, ne peut s'inscrire. Cela explique sa difficulté à se remémorer les événements les plus récents : leur trace est bien vite effacée, ne pouvant faire l'objet d'un travail de symbolisation.

### **Dans une impasse libidinale**

### **Suspension des investissements**

Le champ relationnel aussi fait l'objet d'un réaménagement à l'adolescence. La poussée libidinale liée à la puberté entraîne en effet une résurgence de la problématique œdipienne. Celle-ci est d'autant plus vive que les désirs incestueux et meurtriers peuvent désormais se concrétiser, ce qui oblige l'adolescent à modifier la

relation qu'il entretient avec ses parents. Autrement dit, un des enjeux à l'adolescence consiste à désinvestir les objets d'amour infantiles - les imagos parentales - au profit de nouveaux objets. Ce mouvement libidinal ébranle le sentiment d'identité, dans la mesure où les imagos parentales constituent les bases identificatoires de l'enfance. Lorsque tout se passe bien, les nouvelles relations qu'établit l'adolescent sont le support d'identifications qui compensent cette perte et stabilisent l'image de soi.

La recherche de nouveaux objets d'investissement à l'adolescence obéit donc à des exigences à la fois économiques (réveil pulsionnel) et dynamiques (conflit œdipien). Cependant, lorsque le sentiment d'identité est trop précaire, le besoin objectal est vécu comme une menace potentielle pour l'intégrité narcissique « contraignant l'adolescent à une attitude d'opposition, de rejet ou de négativisme » (Braconnier A. & Marcelli D., 2013). Cet antagonisme marqué entre investissement de l'autre et investissement de soi peut être rapporté à des défaillances dans les relations objectales précoces - défaillances qui n'ont pas permis la constitution d'assises narcissiques solides.

La tendance de Lucas au retrait, son incapacité à interagir avec ses pairs autrement que sur un mode opératoire, attestent la difficulté et le danger que comporte pour lui l'investissement de nouveaux objets. Toutefois, si le mouvement de désinvestissement objectal dans lequel il est pris a pour but de préserver son intégrité narcissique, ce but ne semble pas atteint. En effet, les moments où il s'isole complètement coïncident avec une majoration de l'éprouvé d'ennui, indiquant une perte du sentiment d'exister. A l'inverse, les moments où il est en interaction sont ceux où il échappe à cet ennui intolérable et reprend vie.

L'ennui survient donc quand Lucas désinvestit autrui sans pour autant réussir à renflouer son moi. De ce fait, on peut avancer l'hypothèse que l'ennui correspond à une part de libido en suspens, ne s'attachant ni à l'objet, ni au moi. La question se pose alors de savoir si l'établissement de relations objectales reste possible pour Lucas et à quelles conditions.

### **L'impossible attente**

Lorsqu'il aborde le thème de l'ennui à l'adolescence, Daniel Marcelli (1990) insiste sur la notion d'attente. Selon lui, un adolescent qui s'ennuie est « dans un état de désinvestissement, mais en même temps prêt à investir quelque chose, dans un état d'attente ». Cet état attente ne va cependant pas de soi. Piera Aulagnier (2015)



souligne ainsi que « pour investir l'attente d'une nouvelle rencontre, il faut que soit resté investi le souvenir d'un déjà vécu qui a fait partie d'un possible réalisé dans notre passé ». Autrement dit, la recherche d'un nouvel objet d'amour à l'adolescence a pour préalable l'existence et le souvenir de « moments relationnels source d'un plaisir qui, tout au long de l'existence, projettera son ombre sous la forme d'une promesse qui justifie et aime la quête de plaisir, s'offre comme but au désir ». La mise en mémoire et en histoire de ces expériences relationnelles satisfaisantes ne peut se faire que si elles sont reconnues comme telles et investies à la fois par l'enfant et le parent.

Les rares souvenirs qu'a Lucas de son passé relationnel se rapportent au conflit qui opposait ses parents et notamment à la violence de son père vis-à-vis de sa mère. Il n'a pas conservé la trace d'épisodes de jeu, de partage, de complicité avec ses parents. Aussi Lucas ne peut-il pas investir l'attente d'une rencontre. Il se situe en-deçà de l'état d'attente, prisonnier d'un ennui sans issue avec, à terme, le risque d'un appauvrissement libidinal et d'une sortie définitive de la réalité partagée.

L'intérêt de la psychothérapie pour Lucas réside dans la possibilité qu'elle offre d'une rencontre non menaçante, à la fois étayée et circonscrite par le cadre thérapeutique. La régularité des entretiens, notamment, détermine une alternance présence-absence non arbitraire, prévisible, qui renforce la confiance dans l'objet tout en favorisant la différenciation.

### **Ouverture transitoire du champ des possibles relationnels**

L'hypothèse selon laquelle l'émergence de l'ennui procède d'une suspension des investissements aussi bien objectaux que narcissiques se trouve renforcée au cours de la psychothérapie, quand Lucas se lie d'amitié avec deux patients de son unité. Dès lors, il dit moins s'ennuyer à l'hôpital et se montre plus animé en entretien. Puis, assez brusquement, cette tendance s'inverse. Lucas se replie sur lui-même, il passe l'essentiel de son temps seul dans sa chambre ou un casque de musique sur les oreilles. L'ennui est de moins en moins tolérable, au point qu'il envisage une sortie contre-avis médical. S'il reconnaît s'ennuyer davantage dans sa chambre que dans les espaces communs, au contact des autres patients, il ne peut trouver en lui-même une envie suffisante pour se lever de son lit et franchir le pas de sa porte.

Il parvient néanmoins en entretien à faire le lien entre son isolement croissant au sein de l'unité et le départ de ces patients avec lesquels il s'entendait bien. On peut imaginer que ce départ rejoue pour lui les séparations de son passé et restaure sa

défiance envers l'objet. Cependant, le fait que Lucas ait pris le risque de s'attacher à de nouvelles personnes apparaît comme un premier pas vers la sortie de cette situation d'impasse libidinale.

### **Un rapport au temps perturbé**

#### **Conscience du temps et sentiment de la vie**

*La montagne magique*, de Thomas Mann (1926), raconte l'histoire d'un jeune homme au sortir de l'adolescence, Hans Castorp, qui, venu rendre visite à son cousin dans un sanatorium suisse, s'y installe durablement et adopte le mode de vie très réglé des pensionnaires. Au travers des impressions et des pensées du héros, le narrateur s'efforce tout au long du roman de saisir « l'expérience du temps ». Par ce biais, il est amené à s'interroger sur l'éprouvé d'ennui.

Dans le roman, l'ennui est conçu comme un affaiblissement de la conscience du temps du fait d'un quotidien trop monotone. Cet énoncé peut étonner dans la mesure où l'idée commune veut que lorsqu'on s'ennuie l'écoulement du temps paraisse ralenti, se faisant davantage sentir. A cela le narrateur répond :

Le vide et la monotonie allongent sans doute parfois l'instant ou l'heure et les rendent ennuyeux, mais ils abrègent et accélèrent, jusqu'à presque les réduire à néant, les grandes et les plus grandes quantités de temps. Au contraire, un contenu riche et intéressant est sans doute capable d'abrèger une heure, ou même une journée, mais, compté en grand, il prête au cours du temps de l'ampleur, du poids et de la solidité, de telle sorte que des années riches en événements passent beaucoup plus lentement que ces années pauvres, vides, légères que le vent balaye et qui s'envolent. (p. 146)

La monotonie dont il est ici question n'est pas sans rappeler la compulsion de répétition que décrit Freud (1920) et qui elle aussi se joue des années passées. La prévalence de l'ennui chez Lucas s'associe clairement à une instabilité des repères temporels et un vécu de répétition qui abolit la scansion du temps. Il est par ailleurs intéressant de noter que Lucas ne dit pas trouver le temps long dans ses moments d'ennui.

D'autre part, Thomas Mann insiste sur l'existence d'une relation forte entre conscience du temps et sentiment de la vie : « la conscience de la durée [...] est elle-même si étroitement apparentée et liée au sentiment de la vie que l'une ne peut être affaiblie sans que l'autre n'en pâtisse et dépérisse à son tour ». Dans cette

perspective, l'ennui met en jeu, outre la perception du temps qui passe, le sentiment même d'exister. Cette hypothèse permet d'expliquer le caractère habituel de l'ennui à l'adolescence. D'une part, nous l'avons vu, la survenue de la puberté met à mal le sentiment d'identité ; d'autre part, elle impose un travail de mémoire sans lequel l'adolescent risque de perdre le fil de sa propre histoire, garante de son inscription dans le temps. L'ennui serait alors une des manifestations du difficile travail psychique en cours à l'adolescence.

Cependant, il convient de distinguer l'ennui relevant du développement psychique et de ses inévitables écueils, de cet ennui insupportable et envahissant dont souffre Lucas. Dans le deuxième cas, le « sentiment de la vie » est davantage affecté, ce qui laisse supposer chez le jeune homme de profondes failles narcissiques. Ainsi, le « je m'ennuie » si banal à l'adolescence peut recouvrir différentes réalités psychologiques. Il faut donc chaque fois en examiner la portée, l'intensité et la nature de l'angoisse associée car, comme pour Lucas, cette plainte peut être le seul moyen pour l'adolescent de signaler sa détresse.

#### **« le bienfait du changement et de l'épisode »**

Lucas s'astreint précisément à ce vide et cette monotonie contre lesquels le narrateur de *La montagne magique* nous met en garde. Ses journées se succèdent dans une uniformité parfaite, seulement ponctuée par de rares et répétitives activités. Le jeune homme dit ne pas aimer les changements et semble même les redouter. Sortir de la répétition, nous l'avons vu, l'exposerait au risque de perdre ce qui lui confère un semblant d'identité. Mais la répétition dans laquelle il s'enferme afin de protéger son moi fragile, dans le même temps, l'empêche de se sentir en vie et en mouvement.

Thomas Mann écrit à ce propos :

L'insertion de changements d'habitude ou de nouvelles habitudes est le seul moyen dont nous disposons pour nous maintenir en vie, pour rafraîchir notre perception du temps, pour obtenir un rajeunissement, une fortification, un ralentissement de notre expérience du temps, et par la même un renouvellement de notre sentiment de la vie en général. (p. 146-147)

L'enjeu est donc, en ce qui concerne Lucas, de réintroduire du mouvement en lui et autour de lui sans trop bousculer son rigide édifice défensif. C'est en favorisant des changements modérés, progressifs, respectant son besoin existentiel de

permanence, que l'on peut espérer lui permettre d'adopter de nouvelles habitudes et d'investir de nouveaux objets.

### Conclusion

L'ennui à l'adolescence est polymorphe et multidimensionnel. Il ne peut être appréhendé qu'en s'intéressant de façon approfondie aux situations individuelles et variant de point de vue. Nous l'avons ici considéré sous l'angle du travail de mémoire, du rapport à l'autre et du rapport au temps. Chaque fois, il est apparu comme résultant de l'impossibilité de mener à bien une transformation nécessaire – transformation de la trace mnésique en souvenir, transformation de l'histoire subjective, transformation des relations d'objet, transformation des routines.

En ce qui concerne Lucas, l'ennui peut être qualifié existentiel. Il signale sa difficulté à se percevoir comme un être vivant et singulier, inscrit dans une réalité partagée. La psychothérapie d'inspiration analytique semble pour lui particulièrement indiquée. Elle permet en effet de proposer et promouvoir les représentations qui lui font défaut, d'établir une continuité relationnelle et de réinstaurer une division du temps.

Avant tout, il s'agit de permettre à Lucas de *se situer dans l'attente*. Le sentiment d'ennui ne doit alarmer que lorsqu'il ne s'associe plus chez l'adolescent à l'attente – plus ou moins pénible – de quelque chose et, surtout, de quelqu'un. Le danger est alors de passer de cet état de suspension qui caractérise l'ennui adolescent à une interruption plus durable des processus psychiques de changement. L'attente est certes ennuyeuse, mais elle porte en elle un espoir et témoigne d'un investissement maintenu du futur, du Moi et de ses potentialités.

### Résumé

*Dans cet article, les auteurs cherchent à établir si le sentiment d'ennui à l'adolescence constitue une entité homogène ou s'il se décline en plusieurs formes dont le sens et le devenir diffèrent. Elles s'intéressent au cas d'un jeune homme de 15 ans, hospitalisé dans un service de psychiatrie de l'adolescent, chez qui le sentiment d'ennui est particulièrement prégnant. A partir des résultats de son bilan psychologique et des données cliniques issues de sa psychothérapie, les auteurs élaborent trois hypothèses sur l'ennui dont se plaint l'adolescent.*

*Elles considèrent, d'une part, que cet ennui est le négatif de la trace mnésique, d'autre part, qu'il correspond à une part de libido en suspens, et enfin, qu'il relève d'un affaiblissement de la conscience du temps. Elles en concluent que l'ennui à l'adolescence varie entre deux formes. Il peut recouvrir aussi bien une suspension transitoire et défensive des processus psychiques de changements - forme trophique de l'ennui - qu'une interruption plus durable et préoccupante de ces processus - forme délétère de l'ennui.*

**Mots clés**

*Ennui, adolescence, temporalité, trace mnésique, travail du négatif, processus de changement.*

**Reflections on the feeling of boredom characteristic of adolescents**

**Summary**

*The authors of this article seek to establish whether the feeling of boredom typical of adolescents is a phenomenon that should be understood as an entity of homogeneous characteristics, or as classically multifaceted, i.e. situations where both significance and enlargement must differ. They examine the case of a fifteen years old boy, hospitalized in a psychiatric unit, who is experiencing a particularly significant feeling of boredom. Considering the results of the psychological evaluation this adolescent has been through and the clinical data from his psychotherapy, the authors present three hypotheses concerning the kind of boredom that he complains about: First they suggest that this feeling is the negative of the mnemonic trace, second they propose that it corresponds to a suspended libido, and finally that it is related to a fading awareness of time. In conclusion, the authors state that the feeling of boredom during adolescence varies between two different forms: Either a defensive, but transitory suspension of the mental processes of change – the trophic type of boredom, or a more lasting and concerning interruption of these processes – a type of boredom with possible harmful consequences.*

**Keywords**

*Boredom, Adolescence, Temporality, Mnemonic trace, Work of the negative, Processes of change.*

**Un ejemplo particular del sentimiento de aburrimiento en la adolescencia**

**Resumen**

*En este artículo, los autores intentan establecer si la sensación de aburrimiento en la adolescencia constituye una entidad homogénea o si se presenta en varias formas cuyo*

*significado y destino difieren. Se expondrá el caso de un joven de 15 años, hospitalizado en un servicio de psiquiatría, que presenta una sensación de aburrimiento constante. A partir de los resultados de su evaluación psicológica y las observaciones clínicas de su psicoterapeuta, los autores elaboran tres hipótesis sobre el aburrimiento del que se sufre el adolescente. La primera considera que el aburrimiento es el negativo de una huella mnémica; la segunda que el aburrimiento corresponde a una parte de la libido suspendida, y la tercera que el mismo revela un debilitamiento de la conciencia tiempo. Concluyen que el aburrimiento en la adolescencia varía entre dos formas: una forma trófica que abarca de manera transitoria y defensiva una suspensión psíquica del proceso de cambio et/o una forma deletérea que implica una interrupción más durable e inquietante de estos procesos de cambio.*

**Palabras claves**

*Aburrimiento, adolescencia, temporalidad, huella mnémica, trabajo de lo negativo, proceso de cambio*

**Bibliographie**

- Aulagnier, P. (2015). Se construire un passé. *Adolescence*, 33(4), 713-740.
- De Luca M. (2018) L'ennui comme disposition adolescente aux frontières *Cliniques*, 15 (1), 65-80
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. (J. Laplanche, Trans.). Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Mann, T., (1926). *La montagne magique*. (M. Betz, Trans.). Paris : Arthème Fayard. (Original work published 1924)
- Marcelli, D., & Braconnier, A. (2013). *Adolescence et psychopathologie* (8<sup>th</sup> ed.). Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson.
- Roussillon, R. (2016). Du jeu dans la mémoire. *Revue française de psychanalyse*, 80, 335-359.